

# À qui la faute ?

*Maryvonne Collot*

Bertrand fait des fautes d'orthographe, beaucoup de fautes d'orthographe... En ce début de CM2, ses résultats scolaires très faibles, faisant suite à ceux des deux années précédentes, compromettent son passage au collège, à la prochaine rentrée. La psychologue scolaire, au vu du dossier, en vient à penser qu'il s'agit d'une dyslexie non repérée qui aurait dû et devrait faire l'objet d'un travail technique spécifique.

La mère affirme que les difficultés sont apparues dès le début de la scolarité primaire. Elle pense que la méthode d'apprentissage de la lecture, dite « semi-globale », est en grande partie responsable de celles-ci, et que le maintien en CE1 n'a pas eu l'efficacité escomptée.

À ce moment donné de la démarche, Bertrand se présente en « victime », non seulement d'une méthode d'apprentissage de la lecture et du système scolaire dans son ensemble, mais aussi du manque de perspicacité de la part de professionnels. Celui-ci concerne les enseignants successifs, ainsi que le médecin psychiatre du secteur, qui l'a reçu périodiquement au cours de ces années, sans envisager de suivi particulier.

En rester à ce niveau d'énonciation, c'est réduire l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe à la maîtrise du système de codage-décodage de la langue, que l'école « obligatoire » propose, voire impose, aux enfants de 6 ans. C'est ignorer que l'écriture est surtout « parole », qui engage un sujet.

Au moment des apprentissages, l'enfant doit pouvoir se repérer, situer sa place par rapport à ses parents, mais aussi être en mesure de se représenter en tant qu'être différencié de sa mère.

En effet la lettre, n'étant pas le son, n'a d'existence qu'en tant que tracé, et prend corps par le geste. Lorsqu'il lit et écrit, l'enfant doit donc chaque fois la retrouver, la distinguer et l'opposer aux autres, puis la combiner dans un ensemble de lettres pour lui donner sens. S'il peut se confronter au manque, à l'absence qui conduisent à la symbolisation, alors il pourra composer, décomposer, recomposer. La lettre vient donc signer la perte possible, la mise à distance, car elle n'est pas le mot, tout comme le mot n'est pas l'objet.

À 10 ans, Bertrand reste dans une relation fusionnelle et de toute-puissance à sa mère. « Il veut tout, tout de suite. » Celle-ci avoue céder très régulièrement à ses désirs, et combler ses envies. Quant à lui, il revendique une indépendance et une autonomie que sa mère conçoit difficilement, et qui l'angoissent lorsqu'elle se risque à lui en laisser.

Nous pouvons supposer que, l'école n'offrant pas un objet (lecture, orthographe) qui soit don total, Bertrand n'a pu le saisir, se l'approprier, et encore moins le transformer pour le faire sien. La langue écrite n'a pu trouver l'espace nécessaire à sa mise en place, parce que la dé-fusion mère/enfant n'était pas suffisante.

C'est peut-être bien la non-séparation que nous pouvons « lire » dans certaines fautes d'orthographe relevées dans les textes écrits par Bertrand, telles que :

- la confusion entre le verbe être et le verbe avoir ;
- la confusion entre le pluriel et le singulier.

Lors de la première rencontre, la demande de Bertrand se formule et se résume ainsi : « Je veux aller en sixième, dans tel collège, avec mes copains. » Il accepte les séances d'orthophonie étant donné la pression exercée par sa mère et l'école.

Mettre en place un suivi dans ce contexte, c'est proposer un lieu où le rapport à l'écrit pourra être interrogé. Un espace où la parole se risquera dans une adresse à l'autre, pouvant permettre une distanciation du lien maternel. C'est en quelque sorte tenter de faire passer l'enfant du statut « d'écolier » à celui « d'écrivain ».

Le premier mot proposé et écrit par Bertrand est « une console ». Il s'ensuit alors plusieurs séances où il est question : d'ordinateur, de jeux, de Mario, de bagarres, de batailles, d'armes. L'écrit reste au niveau du descriptif, avec une nette prégnance du visuel. Bertrand fait corps avec sa machine, et ses écrits semblent avant tout faire état du lien compulsif qui les unit. Aucune mise à distance n'est possible. Le scénario des jeux ne peut servir de support à l'imaginaire, d'ouverture pour l'évocation.

Le choix du mot n'apparaît pas tout à fait fortuit, mais correspond à ce qui constitue l'essentiel de l'univers de Bertrand à ce moment-là. La « console » représente essentiellement le lien à sa mère. Elle est « l'en-jeu » de leur relation, tantôt cadeau tantôt punition, ou bien tiers garant de sécurité en cas d'absence maternelle prolongée (Bertrand n'étant pas autorisé à sortir seul). La console se substitue aussi, en grande partie, aux limites de sa vie sociale (Bertrand n'a aucune activité sportive ou de loisirs). Pour autant, celle-ci lui permet de s'inscrire dans un univers culturel largement partagé et reconnu par ses pairs.

En tant que support de l'écrit, « la console » a permis, semble-t-il, au niveau des séances, l'émergence de la problématique. Nous sommes tentés de voir, dans certaines fautes d'orthographe faites à cette période, de véritables « lapsus-écrits », venant signer la persistance de points de fusion avec la mère :

- ou est-ille (où est-il) ;
- la tondeuxe (la tondeuse) ;
- elle est ta hier (elle est taillée) ;
- j'aicrie (j'écris) ;
- un coup de jenous (genou) ;
- ils noms pas peur.

Ultérieurement Bertrand propose, pour commencer une séance, le mot « l'Algérie ». Suivent alors plusieurs écrits entre lesquels on perçoit un certain fil conducteur. Tout d'abord : « l'avion » ; « les passagés » ; « le prisonier » ; « les menottes ». Ensuite : « les vacances » ; « l'Algérie » ; « les virages » ; « s'est dangereuse » ; « le cimetièrre » ; « lorizon » ; « ils vont a ourant (Oran) ». Et encore : « La France », « l'Algerie », « le sahara », « les vents de sable », « le chamot », « l'eaua » (l'oasis). Notons que cette dernière production marque le début d'une nette régression des fautes d'orthographe. Puis : « le foulard du désert », « le sable », la tempête », « l'interreuiure » (l'intérieur).

Suivent alors deux séances portant sur le nouvel an et les cadeaux, avant une ultime série sur le même thème : « le ramadent », « on ne mange pas », « le cous-cous », « les pidz » (pizzas), « le gambon » (le jambon).

Cet ensemble d'écrits se différencie de celui parlant de la console, par l'implication personnelle qu'il traduit : Bertrand y évoque son vécu, ses propres souvenirs. Les mots sont là pour rendre compte de là-bas, cet ailleurs, cette terre où s'origine la lignée paternelle. Ils laissent filtrer un questionnement sur l'identité et l'appartenance culturelle. La persistance des fautes d'orthographe vient probablement rendre compte du trouble qu'engendre pour Bertrand la nécessité de s'inscrire dans l'une des cultures. En s'imposant, la langue française ne risquerait-elle pas de supplanter la langue du père au point de l'annuler ? Son intégration serait-elle vécue alors comme une soumission à la mère, qui viendrait empêcher la séparation ?

La culpabilité du choix qui s'impose conduit, semble-t-il, à mettre en cause la langue maternelle et notamment les méthodes d'apprentissages. Celles-ci se voient alors reprocher de ne pas avoir pu s'adapter aux besoins de la personnalité de Bertrand.

La mise au travail du statut à donner à la langue française resurgit ultérieurement dans le suivi. Cette insistance semble montrer que l'acceptation de l'orthographe dépend, entre autres, de la capacité à faire coexister les deux cultures et à reconnaître la place de chacune.

Lors d'une séance, après qu'il a retiré et posé son Walkman, il est question des goûts musicaux de Bertrand, le « rap ». L'idée de mettre par écrit les paroles d'une chanson qu'il connaît par cœur est alors retenue. La traduction spontanée qu'il en fait est essentiellement phonétique et rythmique. Le sens du texte lui échappe, les marques syntaxiques qui le sous-tendent ne sont pas saisies.

Dans cette proposition d'écriture, le corpus français est appréhendé comme une langue étrangère, conservant cependant son fort pouvoir émotionnel. Dans le même temps, la langue française est reconnue en tant que support d'une expression culturelle non conformiste. La différence affichée par le mouvement « rap » et perçue par Bertrand vient probablement faire écho à ce qu'il ressent « d'étranger » en lui. Il pourra peut-être, à partir de là, trouver des modèles identificatoires non seulement dans les chanteurs, mais plus largement dans le groupe, aux niveaux social et ethnique. Cette séquence est peut-être une tentative dynamique de recherche de conciliation entre ses deux cultures d'origine.

Le suivi s'arrêtera quelques semaines plus tard, à la demande de Bertrand, après confirmation de son passage en sixième dans le collège de son choix.

« Ici, on fait des dictées de mots ! » Les paroles de Bertrand lors de la dernière séance peuvent être perçues comme une fermeture, un retour de la demande scolaire. En quelque sorte, une adresse faite à l'adulte, lui signifiant par là, comme pour la méthode de lecture, « C'est de ta faute si... j'en suis là, si... j'en reste là... » Elles peuvent aussi laisser supposer qu'un changement est survenu et que désormais le travail pourrait s'apparenter pour lui à du rattrapage scolaire, du fait de l'indication initiale et de la mise au travail du rapport à la langue écrite qui s'est amorcée.

Le passage en sixième est-il venu signifier la fin de la scolarité « primaire », confirmer l'entrée dans le cycle secondaire et entraîner ainsi la nécessité de l'arrêt des séances ? Quel sera l'effet *a posteriori* du travail, au-delà des résultats quantifiables en terme de progrès, ou de fautes d'orthographe ? « La dictée de mots » signifierait-elle que la question de la faute initiale reste posée ?

Faute de savoir...